

Le froment et la farine importés du Canada avant le 10 octobre 1843 ne sont pas admis au bénéfice de cet acte, quand même ils ne seraient sortis de l'entrepôt pour consommation intérieure, qu'après cette époque. *Canadien.*

Libéralité de sir Charles Metcalfe.—Aux dons si nombreux et si princiers qu'il avait déjà faits pour divers objets, Son Excellence le gouverneur-général vient d'en ajouter un de £25 pour la nouvelle église catholique maintenant en construction à Sainte-Catherine (Haut-Canada, sur l'emplacement de celle qui fut incendiée pendant les troubles récents au canal du welland; un autre de £25 pour une église Wesleyenne en construction à Barric, près Kingston; et un autre, pareillement de £25, pour une seconde église congrégationnelle qui se bâtit à Montréal. Si cela continue, le traitement de Son Excellence n'y suffira pas.

Extrait d'une lettre particulière de Kingston.—“ Les courses qui, pour le soulagement des honnêtes gens, sont finies d'hier, ont été bien peu suivies cette fois-ci : on aurait dit que les gens de bien avaient des scrupules à les encourager par leur présence. Que Dieu veuille donc qu'il en soit ainsi partout ailleurs, et que la censure publique cause un découragement qui fasse bientôt disparaître cet autre fléau de la société. Les catholiques de cette ville n'ont pas mis le pied aux courses, et il est à espérer que ceux d'autres endroits suivront simultanément ce noble exemple.

“ Que partout on accoutume le peuple à s'abstenir des amusemens bruyans et dispendieux, et bientôt naîtra chez lui le goût du vrai et de l'utile qui en fera à la fois un peuple industrieux, moral, prospère et heureux. Et qu'au milieu de ce peuple on répande les lumières vivifiantes du christianisme et les principes des sciences utiles, alors on ne verra plus de ces crimes et de cette espèce de pauvreté qui, en dégradant une partie du genre humain, fait la honte et le désespoir de l'autre. Il est donc dans l'intérêt commun de la moralité publique et d'une saine politique d'unir nos efforts et moyens pour donner aux enfants du peuple l'éducation chrétienne et pratique dans les arts et les sciences, dont ils ont besoin pour devenir un peuple nouveau, sous le rapport politique, industriel et moral.

ANGLETERRE.

—Le *Times* donne d'assez longs détails sur deux incendies qui ont éclaté l'un à Londres, l'autre à Manchester. En voici le résumé :

“ Vers quatre heures dix minutes du matin, les habitans du Great-Tower-Street et du voisinage, ont été alarmés par un feu effrayant qui éclata subitement au milieu d'un groupe de maisons situées au Sud, entre Dunstan's-Hill et Idole-Lane. Bientôt on apprit qu'elles appartenaient à M. Byder, constructeur, dont la maison d'habitation et les bureaux s'élevaient face à Great-Tower-Street. Peu après qu'on se fut aperçu du feu, M. Braidwood, commandant des pompiers (qui depuis peu d'instans seulement était revenu d'un désastreux incendie à Greenwich) arriva avec les pompes du poste de J'effrys-Square et de Watling-Street.

“ A cet instant, le coup d'œil était effrayant : la manufacture de M. Byder et les ateliers de M. Hewell, plombier, et de M. Wiggons, présentaient une masse embrasée, et toutes les maisons environnantes, au nombre de plus de onze, avaient pris feu et brûlaient avec intensité, tandis que les propriétaires et les agens de la police, aux fenêtres de la façade, jetaient dans la rue, pour le sauver, tout ce qu'ils trouvaient sous leurs mains. Presqu'aussitôt les pompes arrivèrent, et l'eau en abondance permit de diriger les secours sur les divers bâtimens enflammés.

“ L'incendie le plus terrible que Manchester ait vu depuis bien longtemps vient de désoler cette ville. Ce matin, d'assez bonne heure, tous les grands magasins de MM. Mark Neightingale et comp., qui contenaient plus de 1,000 balles de coton et environ 300 sacs de farine, ont été totalement détruits, avec tout ce qu'ils renfermaient.

On ne peut pas encore bien connaître l'importance du dommage, mais la valeur matérielle que renfermait le bâtiment ne vaut certes pas moins de 12,000 liv. st., et le bâtiment lui-même est estimé à 2 ou 3 mille liv. sterl.”

FRANCE.

Agitation irlandaise en France.—On lit dans le *National* du 15 juillet : “ Hier soir, à l'occasion de l'anniversaire du 14 juillet, un banquet a eu lieu à Paris, pour répondre à l'appel fait à la France par les républicains des Etats-Unis, en faveur de l'Irlande. Cette réunion démocratique était composée de cent personnes environ, parmi lesquelles figuraient des députés de l'extrême gauche, des membres de l'Institut, des écrivains de la presse, des électeurs des arrondissemens de Paris, des commandans et officiers de la garde nationale, et une députation des patriotes d'Orléans et de Rouen.

“ M. Ledru-Rollin a ouvert une souscription en faveur de la caisse centrale du rappel ; et, sur la pressante invitation de l'assemblée, il a bien voulu s'engager à se rendre de sa personne en Irlande, à visiter le comité directeur de l'association, à lui porter les faibles secours que nous lui adressons comme un témoignage du vif intérêt que nous portons à la cause de toutes les nationalités opprimées ; à l'assurer enfin que si la lutte, pacifique jusqu'à présent, devenait jamais violente, la France ne manquerait pas plus à l'Irlande qu'elle n'a manqué, il y a un demi-siècle, aux nobles et courageux efforts de la république américaine, quand elle livra bataille à ses oppresseurs pour conquérir une glorieuse indépendance.”

—Nous apprenons que S. M. a daigné faire remise à La Roncière, condamné en 1835 à dix années de réclusion, des deux années qu'il devait encore passer dans la prison pour accomplir l'expiation que la justice lui a infligée. Depuis longtemps on avait signalé la résignation et la bonne conduite du condamné.

Bulletin des Tribunaux.

LES CHIENS DU GRAND SAINT-BERNARD.

(Suite et fin)

Les chiens du Saint-Bernard passent pour être originaires d'Espagne. Leur tête forte, participe de celle du mâtin. Ils ont le muffle médiocrement allongé, les oreilles longues à demi pendantes, la poitrine large et carrée, les jambes hautes et nerveuses. Leurs pieds, épais et dont les empreintes ressemblent à celle des pieds du loup, sont évidemment conformés pour marcher sur la neige, comme ceux du chameau pour courir dans le sable, et sont quelquefois offensés par les pointes aiguës de la roche. Leur poil, tantôt jaune et blanc, tantôt blanc et brun, est court et lisse, comme si la Providence eût voulu que les frimas ne pussent s'y attacher, et que le poids des glaçons ne ralentit pas la vivacité obligée de leurs mouvemens. La longueur de leur corps est de cinq pieds et demi, de la tête à la queue ; ils paraissent être redevables de cette forte taille à un climat dont l'âpreté leur convient. L'odorat subtil dont ils sont doués, leur fait aisément reconnaître la présence d'un homme égaré dans la montagne, et qu'ils ne voient cependant pas. Ce n'est point à dire que leur mérite, sous ce rapport, aille, comme on l'a prétendu, jusqu'à découvrir d'eux-mêmes un malheureux qui serait enseveli sous des neiges profondes depuis plusieurs heures. Les avertissemens de ce genre ne leur arrivent que par le siège des nerfs olfactifs, il n'en est point, dans ce cas, de possibles pour eux, puisque l'asphyxie qui suit nécessairement bientôt un tel ensevelissement, suspend toutes les émanations ordinaires aux corps organisés. Mais quand ils voient travailler à la recherche d'hommes engloutis, ils s'y emploient eux-mêmes avec ardeur, et contribuent ainsi à les rappeler à la vie.

L'odorat, ce sens merveilleux des chiens, qui nous a asservi les autres animaux ; cet odorat, par lequel l'homme règne désormais sur la nature entière, est secondé, dans le chien du Saint-Bernard, par une vue excellente. Il n'y a point d'exemple qu'il se soit un moment égaré ; et tandis qu'il arrive aux personnes, même les plus habituées aux difficultés de la montagne, maronites et religieux, d'être quelquefois désorientés, jamais, à moins qu'il n'ait ses intentions, il ne s'éloigne de la véritable route, lors même que les brouillards, les tourmentes ou la nuit, la cachent à tous les autres regards. Ce sont les meilleurs conseillers et les guides les plus sûrs qu'on puisse consulter et suivre. La neige surtout est leur élément de prédilection. C'est la lice ouverte à leurs triomphes : ils la parcourent avec un bonheur, et s'il est permis de s'exprimer ainsi, avec une gloire qui tiennent du prodige. On dirait qu'ils ont étudié la neige pour la défier et la vaincre. Par exemple, l'instinct leur a fait remarquer qu'en suivant constamment les traces que, la veille, eux et leurs maîtres, avaient laissées dans la neige, le sentier se durcissait, et qu'on y enfonçait moins : ils ne s'écartent jamais de ce sentiers sans un motif qu'il est toujours sage d'approfondir.

Ils ont observé que la plupart des malheureux, trouvés endormis sur la montagne, ne marchaient plus, qu'on les portait à l'hospice, et que là ils recevaient un traitement qui, peu à peu, leur rendait l'usage des jambes, et ils se seront dit : *Il y a danger à s'endormir dans la neige, n'y dormons pas ;* et en effet, jamais cela ne leur arrive : quelle que soit leur fatigue, ils viennent toujours se reposer chez eux. Enfin ils ont la prescience de l'avalanche.

Un voyageur dormait harassé au pied d'une avalanche imminente ; un chien voit le danger, court au dormeur imprudent, aboie, le retourne et l'éveille. Un moment après, l'avalanche était tombée.

Dans l'automne de 1820, un domestique de l'hospice vit le chien dont il était précédé, rebrousser tout à coup chemin, et fuir en aboyant. Habitué aux enseignemens de cette nature, le domestique suivit son compagnon de route, et fit bien : une avalanche énorme vint couvrir la place qu'ils occupaient tout à l'heure.

Mais ce n'est pas uniquement à leur propre sûreté qu'ils font servir les perceptions de leur instinct, et c'est ici qu'ils sont surtout admirables. L'un d'eux accompagnait un hospitalier, et déviait des sentiers ordinaires. Rappelé, il s'écartait encore ; rappelé de nouveau et réprimandé, il s'éloignait toujours, jusqu'à ce que son maître, vaincu enfin, se fût déterminé à le suivre. Il le conduisit bien loin du chemin, vers un homme qui allait succomber sans cette tendre persévérance de l'animal.

Tout ce qui vit au Saint-Bernard, chanoines, hospitaliers ou domestiques, fait une perpétuelle étude des manœuvres et des actions de ces chiens, parce qu'il n'en est pas une qui ne paraisse profondément raisonnée, et que l'observation peut en être utile. On croirait même qu'ils tiennent entre eux des conseils réguliers, qu'ils délibèrent sur des plans proposés, et qu'ils exécutent des décisions prises. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils parlent quelquefois tous ensemble de l'hospice, et de leur propre mouvement, pour des tournées qui ne leur sont prescrites par personne, et dont on ne connaît le motif que par le résultat. Presque toujours l'un est louable et l'autre heureux. Mais quelquefois, puisqu'il faut le dire, et que je suis historien, et non panégyriste, quelquefois le naturel l'emporte sur l'éducation. C'est ainsi qu'un jour j'ai vu *César, Drapreau, Turc, Jupiter*, se mettre en route, non ensemble cette fois, mais l'un après l'autre, et dans des directions différentes en apparence.

—Où vont-ils ? demandai-je à l'un des chanoines ; il me semble cependant qu'il n'y a pas de malheur à redouter aujourd'hui. Où donc peuvent-ils se rendre ?

—Courons, me dit l'abbé, courons à la place Vendôme, qui est là-haut près du Luxembourg, nous le saurons bientôt.

En effet, de là nous les vîmes ; ils s'étaient rejoints, et couraient à toutes